

[*"La Guide de la Lire", juillet 1946*
Bruxelles mensuel.

JEF LAST

409

E N T R E T I E N A V E C

A N D R É G I D E

Je monte l'escalier à pas de loup ; le train de Bruxelles m'avait déposé à la Gare du Nord à 6 heures du matin, pour rien au monde je n'aurais voulu éveiller Gide à cette heure. A la porte se trouve une pancarte : « The key is under the mat. » A la bonne heure !

Prudemment j'ouvre la porte, j'entre sur la pointe des pieds. Mais voilà déjà Gide, qui vient à ma rencontre, qui m'attend depuis une demi-heure, qui me serre la main et qui m'embrasse.

Il a l'air si jeune et si gai : « Toi, tu as vraiment rajeuni » sont les premiers mots qui m'échappent.

Je me souviens de lui avoir écrit, il y a six années, au jour de son soixante-dixième anniversaire : « Toi, septuagénaire, tu resteras pour moi toujours le plus jeune de mes amis. » Ces mots sont encore de mise.

Et pourtant, quelles affreuses années que ces six dernières et comme il doit avoir souffert du sort de son pays, la France bien aimée !

Il commence de me rassurer sur son sort personnel. « Non, il n'a pas trop souffert matériellement. Séjournant en France non occupée, il a pu partir pour la Tunisie le 5 mai 1942, date dont il se souvient, parce que c'était exactement une année avant la « délivrance de Tunis ». Là il a pu travailler relativement tranquille, jusqu'aux derniers mois. Après une descente de police italienne dans une maison amie, où des fragments de son Journal, assez compromettants, furent saisis et transmis à la Gestapo, il fut obligé de se cacher durant un mois, pour n'être pas pris comme otage.

— Plus encore que de la défaite elle-même, me dit Gide, j'ai souffert de la défaillance morale qui s'ensuivit. Une sorte de déchéance admise et qui devenait officielle. Il n'a pas fallu moins que l'extraordinaire ressaisissement de la jeunesse française, que son sursaut de protestation, que sa révolte

contre un abominable état de choses pour nous tirer de l'abjection... Mais, ce réveil alors me paraissait à peine espérable et, durant de longs mois, j'ai vécu dans un accablement dont mon Journal garde les traces.

— Tu as pourtant pu travailler?

— Peu de travail créateur, me répond Gide : mais j'ai enfin achevé ma traduction de Hamlet, et je n'en suis pas mécontent. C'est l'admirable Jean-Louis Barrault, cet acteur-mime de génie qui m'a exhorté à reprendre ce travail si longtemps délaissé, et je compte aussi sur lui pour le mettre en scène cet automne. Il m'a également donné l'idée d'une autre pièce que je viens de terminer : la dramatisation du Procès de Kafka. A vrai dire, c'est lui qui m'en a fourni le squelette que j'ai de mon mieux revêtu de chair. Il m'a suggéré des possibilités de mise en scène que je n'osais rêver.

— Et en prose, n'as-tu rien produit?

— J'ai tenu presque quotidiennement mon Journal, dont une partie a paru du temps que j'étais à Alger. Cela m'a valu d'ailleurs de violentes attaques. J'ai cru intéressant de donner en appendice à l'édition complète de ce Journal, qui va paraître prochainement, le rapport officiel de l'Assemblée consultative où mon député corse, en protestation contre certaines phrases de moi sur les paysans normands, réclama mon arrestation. Selon lui, je méritais la fusillade. Ce n'était sans doute pas bien sérieux ; mais cela reste révélateur d'un singulier état d'esprit dont nous avons encore à souffrir.

Mais ce qui a beaucoup plus d'importance, je crois, c'est mon Thésée, que j'ai écrit dans une période d'exaltation, immédiatement après la libération, et j'espère que tu souhaiteras le traduire en hollandais. Je te le présente et tu me diras ton opinion.

J'ai pris le livre et, dès ce matin-là, profitant du beau temps qui me montrait Paris dans toute sa beauté et me mettait moi-même en état d'exaltation propice, assis sur un banc en face du dôme majestueux des Invalides, je l'ai lu.

C'est vraiment du meilleur Gide, un mélange de sagesse profonde et de méchanceté extrême, prophétique même à certains moments, mais trempé constamment dans cet humour qui donne à ce texte je ne sais quoi de printanier, je dirais presque l'effervescence d'une jeunesse éternelle. « Je l'ai écrit », me disait Gide après, « quelque peu comme un testament », et c'est vrai que la discussion d'Œdipe et de Thésée, qui conclut le livre, se lit comme une profession de foi. Non, Gide, notre Gide des Nourritures terrestres et des Nouvelles Nourritures, de Thésée, friand de la terre et de la volupté.

ne se crèvera jamais volontairement les yeux, comme *Œdipe*, pour « trouver dans l'obscurité sa lumière ». Jamais il n'aboutira à une religion qui a besoin de renier le monde extérieur pour illuminer le monde des âmes. Il « reste enfant de cette terre et croit que l'homme, quel qu'il soit et si taré qu'*Œdipe* le juge, doit faire jeu des cartes qu'il a ».

Est-ce là vraiment le testament de Gide? En tout cas il n'avait pas besoin de le faire déjà. Après avoir écrit *Thésée*, Gide a revu Paris, tout heureux de le trouver encore intact, à peine égratigné par l'occupation, grâce aussi à un général allemand, qui refusa d'exécuter l'ordre de faire sauter tous ses monuments, déjà minés. « Si l'histoire est vraie », me dit Gide, « je trouve qu'on aura bien pu le décorer ! »

Il a revu Paris, et comme pour prouver qu'il était vraiment Gide, est reparti tout de suite en voyage. Il a vu l'Égypte, pays où le plus grand luxe voisine avec la misère la plus extrême ; il est parti pour la Syrie pour y faire entendre une autre France que celle que venait d'y porter les armes. Et c'est des conférences qu'il a faites là-bas que nous parviennent des mots qui, malgré toute l'angoisse que produit aussi en Gide l'état actuel du monde, sonnent plutôt comme une exhortation que comme un testament :

« Je crois à la vertu des petits peuples. Je crois à la vertu du petit nombre. Le monde sera sauvé par quelques-uns. »

C'est dans ces mots surtout que j'ai reconnu mon grand ami qui, comme il le dit dans une de ses Interviews imaginaires « ne cherchait naguère dans le communisme, que ce que le Christ nous enseigne », mais qui rejette pour toujours « la dévotion exigée qui empêche la raison de s'exercer, qui règle la pensée sur mot d'ordre, et ne peut amener qu'un abêtissement général ». J'y retrouve l'homme fort et courageux, ami de la jeunesse, soucieux surtout et avant tout de la dignité humaine et, comme il le dit lui-même, de « cette sorte de tenue morale, de consistance où nous rattachons aujourd'hui nos espoirs ».



JEAN GIDE. (PHOTO MAURICE BLANC)